

100^e anniversaire de la fin de la Guerre 14-18

Hommage à nos aïeux

Mémoire, témoignages et souvenirs de famille relatent ci-après la Grande Guerre, dramatique période de notre histoire.



Juliette Le Roux, habitant la rue du Stylvel à Guiclan, a récemment effectué un mémoire* pour l'élection de la Reine du Festival du Léon. Suite à ce Mémoire, intitulé « *Le Monument aux Morts de Guiclan, aux enfants de Guiclan morts pour la France* », elle a été nommée Reine du Festival du Léon pour cette année 2018.

Félicitations à elle !



Le Monument aux Morts, lors de l'inauguration du 2 avril 1923

Pour son mémoire, Juliette a recueilli des témoignages

Au cours de mes recherches sur l'histoire du Monument aux Morts, j'ai eu l'opportunité de rencontrer plusieurs personnes, originaires de la commune, y habitant actuellement ou ayant de la famille Guiclanaise, qui m'ont apporté des informations précieuses pour me permettre de mieux comprendre cette période de guerre, et notamment les conséquences qu'elle a engendrées dans les familles, pendant et à la suite de la guerre.

Herveline Saluden

J'ai en effet rencontré Herveline Saluden, née Guillerm. Herveline est née en 1931 à Guiclan, elle a aujourd'hui 87 ans. Son père, Joseph-Marie Guillerm, né en 1886, est allé combattre à la guerre dès 1914. Lui et son frère sont revenus de la guerre. Pour autant, elle a peu d'informations, expliquant que le traumatisme de cette terrible guerre en faisait un sujet tabou, qui était peu abordé au sein de la famille.

Dans sa famille maternelle, deux de ses oncles sont aussi partis à la guerre et un troisième a fait son service militaire. Les deux premiers d'entre eux n'ont pas survécu. « *Mon parrain m'a raconté quelques faits marquants pour lui de cette époque. Sur ces deux grands frères qui étaient partis à la guerre, l'un né en 1894 et l'autre en 1896, l'un d'eux était*

venu en permission. Une fois la permission terminée, il partait à travers champs pour attraper la nationale à pieds puis allait à la gare de Landivisiau, pour retourner là-bas au front. Mon parrain, plus jeune courait derrière son frère, le suivait. Le grand frère partait à la guerre en regardant sa maison et la ferme de ses parents s'éloigner derrière lui. Il avait dit à son petit frère qui tentait de le rattraper : « Adieu petit frère, je ne te verrai plus, parce que là où je vais on ne revient pas. » Il y avait été déjà et il savait ce qu'était le front.

C'était une période terrible. Ils m'en parlaient un petit peu, du comprince (Prince qui règne en même temps qu'un autre). Le comprince était celui qui gouvernait l'Allemagne, mais sinon ils ne parlaient pas beaucoup. Ils ont vu ce que c'était dans les tranchées, de voir des morts...

Marie Crenn

Marie Crenn de Kerdéland a des liens familiaux avec certains soldats décédés durant la guerre. « *Les noms de deux fils de ma grand-mère sont gravés sur le monument aux morts : Jean-Marie et Joseph Guillerm. L'un d'eux, Jean-Marie, était fiancé à Anastasie Guillerm.*

Après leur décès, le dossier des soldats décédés revenait à la famille. J'ai lu les lettres

qu'Anastasie envoyait à son fiancé. Elle finissait toujours ses lettres par « Et je t'embrasse bien fort malgré l'espace qui nous sépare ». Joseph, lui, faisait son service militaire. Il devait aller sur la ligne Maginot mais a, en fait, été tué en Belgique. »

Pierre Champion

J'ai également recueilli cette partie du récit de Pierre Champion, issue de son œuvre « *Françoise au Calvaire* ». Il y présente donc Françoise, habitante de Guiclan, dont le mari, Denis Bihan est parti combattre à la guerre. « *Françoise reste avec les trois enfants et les domestiques, Jean-Marie et Jean-François, deux gamins sérieux comme les adolescents campagnards, qui ont appris à travailler de bonne heure. Elle prend sur ses frêles épaules tout le fardeau que l'homme a dû déposer, pour aller au loin défendre son foyer. Elle cultive les champs, elle soigne le bétail, elle vend les récoltes. Et le soir, à la veillée, elle trouve encore le temps d'écrire à son soldat de longues lettres, toutes remplies des nouvelles des cultures et de la famille (...). Vous devinez la fin : Denis est tué. Françoise accepte le deuil, comme elle a accepté la tâche. Veuve, elle restera la même, et continuera d'élever les enfants en pensant à l'absent, qui ne reviendra plus, mais qu'elle rejoindra.* »

* Le mémoire complet est à retrouver sur le site www.guiclan.fr dans la rubrique « Patrimoine et Histoire ».

Famille Le Mer

La famille Le Mer de Kersaint-Gilly, a payé un lourd tribut, lors de la première guerre mondiale, avec la mobilisation de trois frères. Deux d'entre eux, Hervé-Marie et Jean-Marie, ne sont pas revenus. Tous deux ont leur nom gravé sur le Monument aux Morts de Guiclan. Le troisième, François, marié à Jeanne Messenger, a survécu à l'hécatombe et s'est installé ensuite comme artisan à Roscoff.

Hervé-Marie Le Mer

Hervé-Marie Le Mer est né le 24 janvier 1887, à Kersaint-Gilly, à Guiclan. Il est le fils de Yves-Marie Le Mer (1853-1929), cultivateur, et de Marie Catherine Abgrall. Mobilisé le 1^{er} août 1914, il arrivera le 17 août à Chauvenecy-le-Château, par étapes, après avoir marché et cantonné à Nubécourt, Dombasle-en-Ar-gonne et à Liny-devant-Dun.

Le 18 août, il se dirige vers la Belgique. Hervé-Marie Le Mer sera tué au tout début de la guerre, le 22 août 1914, à 27 ans, à Rossignol, en Belgique, au cours des premiers combats.

Jean-Marie Le Mer

Jean-Marie Le Mer est né le 15 novembre 1893, à Kersaint-Gilly, à Guiclan. Engagé

volontaire, le 28 mars 1913, Jean-Marie est tué à 23 ans, le 11 octobre 1916 aux tranchées nord de Chaulnes dans l'Oise. Mort pour la France, il sera décoré de la Croix de Guerre. Il est cité le 7 novembre 1916, à l'ordre de la 102^e Brigade d'Infanterie: « Grenadier d'élite, volontaire pour une attaque, a fait preuve d'un courage et d'une énergie au-dessus de tout éloge, en établissant un barrage sous un bombardement des plus violents a été tué à son poste de combat ».

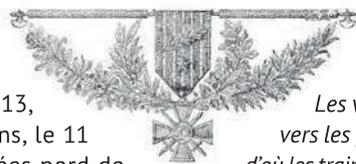
François Le Mer

François Le Mer, né en 1884 et marié à Jeanne Messenger à Guiclan, surviva à ses deux frères, cités précédemment. Un de leur fils, Louis-Marie (1910-1994), qui sera missionnaire dans le Grand Nord canadien durant 40 ans, raconte ses souvenirs de la vie à Guiclan durant la Première Guerre mondiale. « Le samedi 1^{er} août 1914, à 4 heures de l'après-midi, un son de cloche, différent des autres jours, se fait entendre. C'est le tocsin qui signale à la population la déclaration de la Première Guerre mondiale. Cette cloche sonne le début de quatre années d'horreur... Dès le lendemain, la première vague des « appelés sous les drapeaux » déferle vers les casernes.

Les voitures à cheval convergent vers les gares de la ligne Brest-Paris, d'où les trains partent en direction de l'est de la France. Le père de famille, François Le Mer, lui aussi, doit prendre la direction de Morlaix. « Indescriptible fut l'atmosphère de ces premiers jours », écrira plus tard Louis, qui n'avait pourtant que 4 ans à cette époque. Jours sombres d'inquiétude et d'anxiété avec des soirées de pleurs à l'heure de la prière du soir. Bientôt, ce seront les deuils et les services funèbres pour les victimes des combats aux tranchées et des bombardements allemands. On les appelle officiellement « tombés au champ d'honneur » à l'est de la France, envahie par les armées de Guillaume II. Le papa manque bien sûr à sa famille, et la maman vit parcimonieusement sous le régime austère de la guerre.

Quelle délivrance sera l'armistice de 1918! Mais également quel tableau mystifiant pour un garçon de huit ans qui ne sait pas s'il faut jubiler ou pleurer, avec toutes ces familles en deuil qui pleurent leurs disparus, et celles qui voient leurs proches revenir vivants, avec trop de fanfare, peut-être.

Un grand merci à Bernard Le Mer, de Henvic, de nous avoir transmis les écrits concernant les trois frères de son grand-père cités ci-dessus.



Yann Mari Normand

Soldat paysan témoin de la Grande Guerre

Le livre des « Poèmes du Front », « Barzhonegoù war an Talbenn » de Yann Mari Normand vient de paraître. Yann Mari Normand est né à Kerilly, à Guiclan en 1886. Il a été artillerier pendant la Grande Guerre et a écrit, à cette période quand il était au front, une cinquantaine de poèmes, soit environ 2500 vers, qui ont été publiés pour la plupart dans la revue « Kroaz ar Vretoned » entre 1917 et 1919. Ils sont maintenant édités dans un livre dans leur totalité (disponible en librairie).

Yann Mari Normand a vécu à Guiclan jusqu'en 1921, puis a tenu une ferme à Kerdro en Saint-Thégonnec. Il est décédé en 1961. Yann Mari avait le goût des langues. Il apprend le latin et le grec en 6^e, l'anglais en 5^e et bien sûr, le breton, sa langue maternelle.

Mobilisé le 2 août 1914, il incorpore la 21^e batterie, qui gère 4 canons de 270 (obus de 27 cm de diamètre, voir photo). Sa compagnie, dans laquelle il était maréchal des logis (sergent), a réussi à détruire « la Grosse Bertha », fameux canon allemand qui tirait à quelques dizaines de kilomètres de la capitale.



Une conférence a eu lieu le samedi 10 novembre au Triskell

La biographie de Yann Mari Normand, son parcours militaire pendant la Grande Guerre et les thèmes qu'il aborde dans ses écrits ont été présentés par Joseph Martin.

Des extraits de poèmes ont été lus en breton par Léon Normand, Yvonne Martin, Paol Le Goff et en français par Marie-Ange Le Goff, Anne Normand et Hélène Berre, en présence des descendants directs de Yann-Mari.

Quatre générations étaient réunies ce jour-là à Guiclan, à savoir sa fille, sa petite-fille, un de ses arrière-petits-fils et une de ses arrière-arrière-petite-fille.

Une exposition de photos familiales de l'époque, élaborée par Marie-Ange Le Goff, complétait cette conférence.

Plus de 200 personnes s'étaient déplacées, très contentes de cet après-midi, où l'émotion était palpable, surtout lors de la lecture de quelques poèmes de Yann Mari Normand.



Le public lors de la conférence

Hommage à nos aïeux

Famille Cornily de Kerlaviou

Jean-Marie Cornily, né en 1852 à Kerlaviou, et sa femme Jeanne-Yvonne Cloarec, née en 1856 à Menguen ont eu huit enfants. Les cinq garçons ont participé à cette guerre. Trois d'entre eux y sont décédés : Julien, François-Louis, Jean-Yves. Après ces 3 disparitions, une de leur sœur, Marie-Amice est morte de chagrin en 1917 à l'âge de 30 ans.



Julien Cornily, décédé à Nanteuil Le Haudouin, dans l'Oise, en 1914 à l'âge de 29 ans



François-Louis Cornily, décédé à Dénéicourt dans la Somme, en 1916 à l'âge de 23 ans



Jean-Yves Cornily, décédé à Hurtebise dans l'Aisne (près du Chemin des Dames), en 1917 à l'âge de 26 ans

Récit de Marie-Christine et Louis Cornily

“Cet été, nous avons décidé d'effectuer un parcours de mémoire en hommage à nos grands-pères et grands-oncles. Nous arrivons à Verdun, Capitale de la Grande Guerre. Elle est la porte d'entrée des champs de bataille meusiens. En 1916, la bataille de Verdun est un choc frontal, le plus meurtrier de l'histoire, entre la France et l'Allemagne. 300 jours et 300 nuits de combats sans trêve, 300000 morts et disparus, 400000 blessés français et allemands.

À l'issue de la guerre, le champ de bataille, classé zone rouge n'est plus qu'une terre dévastée, un sol lunaire parsemé de ferraille et d'obus. L'État français confie à l'administration forestière la mission de boiser ce terrain traumatisé. Nous avons marché dans cette forêt pour découvrir la terrible histoire qui se cache parmi les arbres (vestiges des tranchées, abris souterrains...).

Nous avons visité la Citadelle souterraine de Verdun, le Mémorial, l'ossuaire de Douaumont (restes non identifiés de 130000 soldats français et allemands), les forts de Douaumont et de Vaux. Tous ces lieux témoignent de la tragédie qui s'est jouée là il y a 100 ans. Il faut être venu ici au moins une fois dans sa vie car il est important de savoir. Nous avons été surpris et émus par le silence qui y règne.



Joseph Cornily (assis à gauche) et son bataillon.

Nous avons continué notre voyage vers le département de l'Aisne au Chemin Des Dames. Ce champ de bataille reste dans les annales. L'année 1917 est marquée par l'offensive du Chemin des Dames préparée par le général Nivelle. Dès le premier jour, cette attaque est vouée à l'échec, mais Nivelle ordonne que les assauts continuent. Des régiments entiers se retrouvent anéantis, près de 40000 combattants vont y laisser leur vie. Notre grand-oncle

Jean-Yves Cornily a perdu la vie dans ce combat. Nous avons parcouru plusieurs cimetières à la recherche de sa tombe, mais nous ne l'avons pas trouvé. Il doit reposer dans la fosse commune au cimetière de Cerny-en-Laonnais près de la ferme d'Hurtebise.

Ce voyage nous a profondément marqués. Tous ces soldats ont vécu l'enfer, il y a 100 ans, comme nos grands-pères et grands-oncles.”



L'ossuaire et le cimetière de Douaumont



Vestige des tranchées

Jean-Pierre Tanguy

Jean-Pierre Tanguy est né le 14 octobre 1896 à Taulé. Il est arrivé dès son plus jeune âge à Kerjégu à Guiclan où il sera plus tard agriculteur. Incorporé en 1915 à 19 ans, il a été blessé à deux reprises à Verdun et à Cornillet. Il a ensuite été fait prisonnier. Il a participé également à la guerre 39-45 et a également été fait prisonnier. Deux fois veuf, sans enfant, il décède à Kerjégu en avril 1984 à l'âge de 88 ans.



Ses médailles militaires

Jean-Pierre Mescam

Le nom de Jean-Pierre Mescam, de La Lande à Guiclan, figure également sur le Monument aux Morts. Motif de la citation à l'Ordre : « Soldat brancardier, dévoué et courageux, tué le 17 mars 1916, alors qu'il donnait des soins à de nombreux blessés ensevelis avec lui, dans le poste de secours, effondré par un violent bombardement. »



Cérémonie du 11 novembre 2018

La population de Guiclan a célébré dignement la commémoration du 11 novembre 1918, jour de l'Armistice.

À l'issue de la célébration pour la paix à l'église, les cloches ont sonné pendant 11 minutes pour rendre hommage aux sacrifices des soldats et marquer la fin de la guerre. Devant le monument aux morts, Raymond Mercier, Maire, a lu le message du Président de la République suivi par Jean Messenger, Président de la FNACA. Une trentaine d'enfants des deux écoles étaient présents. Ils ont lu une correspondance de soldat et récité un poème. Les enfants ont repris en chœur le chant de la Marseillaise.

Juliette Le Roux a ensuite fait part au public de l'intérêt qu'elle a trouvé dans une étude spécifique sur le Monument aux Morts de Guiclan*.

Plus de 200 personnes ont assisté à ce moment très émouvant suivi par un apéritif offert par la municipalité à « l'Hélios ».



Lundi 11 novembre 1918 : les cloches sonnent 2 fois

Job Kergoat, un poilu en permission à Locmenven, raconte sa matinée du 11 novembre 1918. Voici son récit, narré en breton, mais traduit en français.

"J'étais en permission. À la ferme, on préparait la terre pour les semences d'avoine. Depuis quelques semaines, on parlait d'armistice, mais on continuait de s'entretuer.

Vers 9 h 30, j'entendis les cloches de Guiclan sonner à toute volée. Je compris tout de suite que c'était l'annonce de l'armistice. Je me précipitai à la maison, laissant aux femmes le soin de dételier les chevaux. J'effectuai un rapide changement de tenue, puis me dirigeai en vélo vers le bourg.

Hélas, la place était vide et les cloches s'étaient tuées. Les hommes se désaltéraient dans les cafés. Prenant mon courage à deux mains, je vais au presbytère voir notre recteur, Monsieur Kervella, en lui expliquant ma situation de permissionnaire et en lui demandant de faire à nouveau sonner les cloches, pour annoncer cette fois, la fin de la tuerie : « Echu

ar lazherezh ». « Écoutez, Job, je suis d'accord, à condition de trouver de l'aide ». Je recrute immédiatement des sonneurs qui avaient sans doute repris des forces et le carillon se met aussitôt à sonner de nouveau. « Regardez mes mains, disait-il, j'ai cessé de tirer sur les cordes lorsqu'elles furent ensanglantées. »

Job racontait rarement cet épisode, seulement lors du banquet des anciens poilus et uniquement devant un cercle restreint, ayant eu la chance, disait-il, de revenir, malgré sa blessure dont il ne parlait jamais.

Deux sonneries de cloches : la première pour la victoire, la deuxième pour la fin de la tuerie. Actuellement, en regardant le monument aux morts, je me demande quelle sonnerie était la plus importante pour Job... Merci Job, on tâchera de ne pas oublier ta démarche, originale, mais oh combien courageuse.

Merci à Jopic Normand, de Quimper, natif de Guiclan de nous avoir rapporté ce témoignage.